

CHAPITRE 12

LAUSANNE : CHANDIEU 30 MA MATURITÉ C

Comme le lecteur aura pu le constater, je n'écris plus sur C.-A. depuis un moment et ce qui devait arriver arriva. Nous nous sommes séparés tristement dans le silence et l'abandon réciproques. J'ai volontairement perdu ma mémoire «empathique» dans le but de défendre mon fragile édifice psychologique et ai ignoré le mal que j'ai pu lui faire, me contentant de m'apitoyer sur ma propre souffrance. Je m'étais fermé par un mécanisme d'autodéfense construit malgré moi dans mon for intérieur.

Ce n'est que trop tard, grâce au mélange de conscience et de sensibilité altruiste que je réalisai tout le mal que je lui avais fait.

Je l'ai croisée un soir sur le pont Bessières. Elle était seule, tout de noir vêtue avec son gros sac trop lourd pour elle... si vous saviez la peine que j'ai ressentie alors. Je me suis approché d'elle. Nous avons échangé quelques paroles. Je lui proposai alors de la «soulager» de son «fardeau» et l'accompagner à destination. Son doux visage était couvert de tristesse. Je lui demandai si elle se portait bien. Elle me répondit de ne pas me faire de souci pour elle. J'avais pourtant l'impression du contraire. Je me sentis si mal que j'aurais voulu me jeter en bas de ce maudit pont qui «tombait» à pic à ce moment précis de mon existence.

J'ai pu jauger alors **l'immensité de ma propre médiocrité...**

Heureusement, ai-je pu lui demander pardon et plus important qu'elle me l'accorde malgré sa grande souffrance. J'ai fait montre d'humilité et ce fut un grand honneur de me soumettre à la bonté de son absolution. Cela eut pour effet sur le moment d'atténuer quelque peu ma misérable condition, mon manque de sensibilité et mon incapacité à percevoir et vivre l'instant présent dans toute sa grandeur mais aussi sa misère. En résumé, j'ai pu me réconcilier avec ma propre image. Sans vouloir me justifier, je devais coûte que coûte survivre aux tumultes de mon cœur.

Trouvons-nous à la fois à l'intérieur et à l'extérieur. Soyons observateurs et acteurs de notre propre tragédie. Alors seulement, pourrions-nous espérer avancer, évoluer en cheminant à bord de notre triste galère, voguant sur l'océan de notre piètre existence jalonnée de tant d'incompétences, à la recherche de notre propre élévation.

Notre mortifiante séparation s'est matérialisée par mon départ pour Lausanne.

Elle était restée seule à Châtillens. Elle m'avait remplacé par une kyrielle de chats qui déféquaient et urinaient partout. Elle était paumée, je m'en voulais, si vous saviez à quel point... mais je devais poursuivre mes études... et réussir.

Très vite par chance, elle fit la connaissance d'un ami de bonne volonté. Un étudiant en lettres, Espagnol, plein de tendresse et de poésie. Il jouait tellement bien Manuel de Falla et Fernando Sors que je partis rassuré quant au bonheur que cette belle âme lui apporterait sans nul doute. Ils se sont épousés et ont fondé une belle famille.

Je ne vous cacherai pas que bien des mois et même des années plus tard, il m'arrivait de rêver de C.-A. durant la nuit... je la voyais assise en tailleur. J'étais couché, ma «lourde» tête reposant sur ses cuisses. Elle me regardait avec une telle compassion. Elle me caressait et ses magnifiques cheveux blonds «coulaient» sur mon visage avec une infinie douceur propre à cette femme au grand cœur. Je me réveillais alors en larmes. J'ai souvent repensé à Claire-Anne, je l'ai aimée... et je l'aimerai toujours parce qu'elle fut bonne pour moi mais je n'arrive jamais, Dieu me pardonne, à percevoir ce type de sentiments, dans le feu de l'action qui se déroule souvent trop vite. En ce moment je pense à toi... Mon Amour.

J'espère sincèrement avoir été aussi bon pour toi et t'avoir apporté un peu d'amour, beaucoup d'amour et surtout du bonheur... je te demande pardon...

* * *

Lausanne, ici Lausanne tout le monde descend! Dernière étape avant le grand départ pour Genève la maudite.

C'est dans ce nouvel appartement que Sima venait me chercher régulièrement le soir. Nous nous rendions ensemble aux cours. Elle avait, comme déjà évoqué, une forte personnalité compensée par une certaine honnêteté intellectuelle. L'intérêt de nos discussions était d'autant plus grand qu'elle était plus cultivée que moi.

Les années coulaient nonchalamment et mon chat et moi-même les suivions selon un *modus vivendi* fait d'espoirs et d'avenir. En dernière année du gymnase, j'avais enfin obtenu une bourse (allocation) d'étude de Genève.

M. Favarger, ancien prof de français, s'enthousiasmait et m'encourageait dans mon entreprise. Il avait à cœur de corriger les lettres criblées de fautes d'orthographe que je lui envoyais. Selon lui, je rentrais exactement dans le «moule» d'une loi genevoise appelée «encouragement aux études» et qui cadrerait parfaitement avec mon cas. Je lui téléphonais et lui rendais régulièrement visite. Il était très sympa et très «genevois», dans le bon sens du terme, avec ses lunettes au carré et son air de me regarder par-dessus avec ce brin de sévérité. Il adorait l'impression que son attitude conseillère semblait exercer sur moi. J'étais quand

même dans mes petits souliers, car de cette aide financière dépendait la poursuite de mes études.

* * *

Arriva le jour des premiers examens: histoire, géographie, biologie, chimie, musique (ou dessin).

Cette époque coïncidait avec ma rencontre de la belle Florentine. Un mauvais calcul accordant trop d'intérêt à l'assouvissement de mes désirs et l'exercice des plaisirs de la chair avec ma sensuelle Italienne eut pour conséquence que je me présentai un peu trop «fatigué» à cette première série d'examens. De plus, ceux-ci eurent lieu à Neuchâtel. J'étais contraint de passer la nuit précédente chez mon ami Bernard qui, en plus d'être l'hôtelier de circonstance, était aussi notre «chauffeur» chargé de nous conduire dans cette ville. Je n'ai jamais aimé dormir autre part que dans mon propre lit. Le fait de devoir découcher ajouté à la légitime angoisse de ces examens cruciaux raccourcirent d'autant cette nuit par ailleurs de mauvaise qualité.

Ces premiers examens ne s'étaient pas bien déroulés, exception faite de la musique où j'obtins la note maximale (pas de jeu de mot facile!). Une fois de plus, la «grande Dame» m'apporta un inconditionnel soutien. J'avais exécuté un nocturne de Chopin. Les experts s'enthousiasmèrent et je fus très applaudi. Pour conclure l'examen, ils se devaient de m'interroger sur le solfège et l'histoire de la musique. Le responsable de ces experts m'aimait bien car il avait été touché par mon interprétation. Ne voulant pas que j'échoue dans la partie théorique, il m'interrogea de sorte qu'avant que je puisse lui répondre et afin de prévenir toutes erreurs, il me chuchotait les répliques exactes dans le creux de l'oreille lesquelles étaient audibles par tous. Cela était un peu gênant, mais j'étais le seul à l'être. Ainsi n'avais-je qu'à répéter ce qu'il venait de me chuchoter, étant bien déterminé, quelles que fussent mes réponses, à m'accorder un six sur six.

Quant aux autres examens, j'ai obtenu la moyenne dans toutes les branches. J'ai même réussi à faire rire un groupe d'experts à propos d'un sujet ayant trait à l'histoire. J'avais confondu Pindare (poète grec) et Pindaire (le cirque...).

Le soir, pas vraiment ravi mais tout de même content d'avoir réussi cette première série d'examens me propulsant sur la dernière ligne droite, je rentrai chez moi et passai une bonne nuit.

Après ces premiers examens, je m'accordai un petit break pour entamer la dernière étape de ma maturité qui se ponctuera d'ici un an, par les finaux, ô combien plus compliqués.

* * *

Mon logement était modeste mais il me convenait parfaitement. J'y passais de bonnes nuits à l'abri du bruit. Mon balcon donnait sur l'orée d'un bois, le long duquel s'écoulait une rivière: la Vuachère. Habituellement modeste, ce cours d'eau pouvait grossir considérablement en fonction des pluies, jusqu'à devenir parfois grondant.

Mon chat et moi étions tous deux heureux dans cet environnement serein. Il vivait plutôt à l'intérieur mais une fois, en tentant d'attraper un oiseau, il fit un plongeon de cinq étages. Par chance il se reçut sur un tapis végétal dont la terre détrempée par une pluie récente atténua quelque peu sa chute. Il s'en tira avec une claudication de quelques jours.

Ce petit malin avait l'habitude de me réserver des surprises à chacun de mes retours. Tantôt, il renversait les livres de ma bibliothèque ou, en d'autres occasions, il était capable de faire ses besoins, pour ma plus grande joie, dans la cuvette des WC, mais aussi pour mon plus grand souci de s'abreuver dans ces mêmes toilettes.

J'avais toujours autant de plaisir à vivre avec ce sympathique compagnon tigré et sans queue car il rythmait et égayait mon quotidien.

Lorsque je me mettais au piano, il avait coutume de se coucher sur mes cuisses. Je trouvais cela très curieux... j'étais presque tenté de croire qu'il aimait la musique... le piano. Dans certains accès de joie, il m'arrivait de le mordre (ne soyez pas trop choqué, il s'agissait simplement d'un contact oral avec le félin), en échange, je lui présentais mon index droit devant sa mâchoire pour qu'il puisse, réciproquement, me rendre ma morsure. Il ne connaissait pas la méchanceté et se contentait de me lécher l'index et au pire il me le pinçait délicatement. C'était pour nous une façon de nous témoigner notre amour... rassurez-vous, je ne suis pas fou... mais un peu spécial...

Comme je ne travaillais plus grâce à la bourse que je venais de décrocher: environ Fr. 1200.- par mois y compris une allocation que me versait l'AI de ma mère, j'étais financièrement à l'aise. Mon appartement, des «Logements Salubres», me coûtait Fr. 175.- par mois. Je puis dire que je vivais sans soucis, si ce n'était celui de réussir coûte que coûte. C'est dans ce but que je travaillais avec assiduité.

Dans ces conditions, mes journées commençaient tôt. Je me levais vers huit heures et me couchais vers minuit. Je prenais un petit déjeuner, puis je pratiquais trois heures de piano. Je m'offrais ensuite le loisir de faire de la géométrie descriptive (branche préférée).

Je dînais vers midi, (déjeuner pour les French) puis j'attaquais l'anglais, l'allemand. J'enchaînais enfin avec les maths, la physique, pour quitter mon domicile vers 18 h et rejoindre mon école. Les week-ends étaient réservés à l'étude d'ouvrages tirés de la littérature française et étrangère.

En français: *Le Cid* de Corneille, *le Rouge et le Noir* de Stendhal, *Madame Bovary* de Flaubert, *Candide* de Voltaire, *Les Confessions* de J.-J. Rousseau, *Germinal* et *l'Assommoir* de Zola, *Les mains sales* de Sartre, etc.

En allemand: *Faust* de Goethe, *Der zerbrochene Krug* von Kleist, *die Verwandlung* von Kafka, *Graf Öderland* von Max Frisch, und so weiter...

En anglais: *Hamlet* de Shakespeare, *The Pearl* de Steinbeck, *The Power and the glory* de Graham Greene, *1984* de George Orwell, *Pygmalion* de Bernard Shaw and so on...

Je n'étais plus qu'à une année de la maturité et ses examens finaux...

J'organisai et répartis mon travail sur toute l'année.

Je continuais à faire de nombreuses rencontres féminines. L'une d'entre elles revenait des States et m'avait donné un sérieux coup de main pour traduire le «vocabulaire de base» d'allemand en anglais. Je m'étais juré qu'elle ne serait qu'une copine mais... un après midi d'été trop chaud... j'ai craqué. Elle était très gentille, d'une douceur et d'un calme incroyables. Elle venait de Luins: une petite agglomération non loin de Nyon (pas de jeux de mots faciles, je vous prie!).

Je participais à la vie culturelle lausannoise, aux Fêtes de la Cité et me rendais aux concerts (surtout des concertos pour instruments (comme le piano) et orchestres). En effet comme déjà cité, durant ma phase Ecole paramédicale, j'en étais au deuxième stade de mon cheminement musical: la phase «concerto». Il y eut ensuite, beaucoup plus tard, vers la fin de ma relation avec Arielle, la période musique de chambre avec entre autres œuvres adorées: le *Trio opus 100* de Schubert. J'avais alors 27 à 28 ans. Enfin, aux environs de 34 ans, *la Passion* selon Saint Jean de Bach bouleversa ma vie. Nous y reviendrons plus tard dans cet ouvrage.

J'étais tapis, à l'affût de mon avenir. Vigilant, je me préparais à l'assaut final de mes examens qui seraient infiniment plus difficiles à «conquérir...»

Je sortais volontiers le soir n'ayant pas encore acquis de «**poubelle culturelle**» soit une télévision. J'allais à la rencontre et découverte des autres. Je faisais de nouvelles connaissances, de nouveaux amis... mais ce n'était pas facile. Les gens du canton ne sont pas très liants. Je me sentais un peu seul. Je partageais mon temps libre, dont la gestion était aussi importante que celle de mon travail, avec mes amis Claude, Sima et Luc. Je n'avais pas de copine fixe et faisais facilement des rencontres féminines d'un soir, d'une nuit, parfois de quelques jours, mais ma priorité était alors d'accéder à l'université par la réussite de ma maturité. Rien ne me détournerait de cet objectif primordial, d'autant que je me sentais responsable de l'argent qui m'avait été confié et donné pour réaliser mon projet et par là, de la confiance que la communauté avait placée en moi. J'étais fier et très motivé.

C'était une époque où je voyageais à bon marché afin de combler mes connaissances d'allemand. Je m'étais rendu à plusieurs reprises à Munich en train. Je m'étais vite attaché à cette ville pleine d'intérêt. Le fait de pouvoir m'exprimer dans la langue de Goethe et parfaire mes connaissances en physique au Deutes Museum furent des nourritures culturelles dont l'importance n'avait d'égale que la visite de musées, la pinacothèque et ses peintures. Schwabing et ses bistrots, Clarastrasse, Marienplatz et sa gare en cul-de-sac me captivaient.

J'étais impressionné par la discipline de ces gens et leur gentillesse quelquefois maladroite.

J'avais aussi rencontré une certaine Bettina Goerge, habitant Poetschenerstrasse à Kuhlal (la vallée de la vache). C'était une grande blonde que je devais battre au cent mètres avant de bénéficier de ses faveurs... les Allemandes sont ainsi... cheval sur les bords, mais très correctes et toujours... à l'heure aux rendez-vous.

Arrivèrent inéluctablement les finaux de maturité qui eurent lieu à Lausanne, plus précisément à l'EPFL.

Ceux-ci se déroulèrent durant ce très bel été fort chaud de l'an 1978. Cette période de quinze jours régla mon sort et conditionna mon avenir...

Ils se divisaient en une partie écrite et une orale. Cela faisait au total six examens. Les langues (français, allemand, anglais), physique, géométrie descriptive et maths.

C'est sous forme d'anecdotes que je vais vous les conter afin de vous donner une idée de ceux-ci et de la façon dont j'ai vécu cette merveilleuse période.

L'examen de français: le sujet fut: «Il ne faut jamais oublier la première impression car c'est toujours la meilleure». Une pensée de Rodin qui aurait mieux fait de continuer à sculpter celui-ci ou de se casser une jambe plutôt que de ramener sa fraise à pierres. Je ressentis un vide profond face à ce sujet vide –plus précisément– pauvre de sens. Je me souviens l'avoir structuré de la façon suivante: introduction, thèse, antithèse, synthèse et conclusion. Je procédai ainsi car le sujet ne m'inspirait pas. Tout ceci pour vous dire le peu de talent dont je faisais montre en dissertation.

J'ai probablement dû sortir une série d'inepties qui, dans leurs artifices, m'avaient valu un 4, soit la moyenne... tant mieux.

J'aurais été certainement heureux avec cette moyenne mais ma dissertation étant criblée de fautes d'orthographe, cette note fut amputée d'un point et ramenée à 3, les saligauds! Notez que je les comprends car j'écrivais quasiment phonétiquement à cette époque. Cela semble s'être quelque peu arrangé depuis, grâce aux prodiges de l'ordinateur, son correcteur mais surtout à mes copines très calées en orthographe, tout particulièrement PHILOMÈNE qui... enfin, ça ne vous regarde pas. Je peux donc écrire en toute «impunité» et liberté, la conscience légère.

Grâce à la note 5 de littérature, j'obtins la moyenne. J'admets cependant avoir eu beaucoup de plaisir à découvrir *Madame Bovary*, *Germinal* et... Subilia.

Les maths. J'ai dû parfaire mes connaissances *in extremis* et partir à la découverte des matrices jamais abordées jusqu'alors.

D'autre part, c'était la première année où l'on «tolérait» la calculette électronique. Pour ma part, je m'en suis passé, mais j'étais dérangé par le bruit que faisaient mes camarades, «picorant» fébrilement des résultats sur leurs engins...

À l'oral de math, je dus faire la démonstration d'un problème dont l'énoncé était si fumeux que mon «parrain» (l'expert accompagnateur durant notre périple, agissant comme un «César» levant ou baissant le pouce) dut le reformuler. Ce parrain n'était autre que M. Sörenzen, directeur général des examens fédéraux de maturité. Sa crédibilité était d'autant plus grande qu'il était docteur en math et licencié es lettres... très compétent. Il ne me manifestait *a priori*, ni sympathie, ni antipathie d'ailleurs. Il se contentait d'être honnête, impartial et d'une humanité «dissimulée», un peu à la vaudoise.

Sörenzen prit l'initiative de reformuler en langage clair et limpide le problème pour mon plus grand bonheur. Surpris par cette voix qui venait de derrière, les experts en place se retournèrent pour toiser du regard «l'intrus» qui avait «osé» intervenir. Ils constatèrent alors que l'impudent n'était autre que leur «supérieur» hiérarchique. Leur puante arrogance se transforma subitement en dégoulinante obséquiosité. Je n'ai alors éprouvé pour ceux-ci que mépris, leur joie étant souvent faite du malheur de ces quelques étudiants peu prêts à les affronter dans leur petit pouvoir qu'ils se font un plaisir d'exercer en les précipitant dans l'échec.

Grâce à l'énoncé du «parrain», je trouvai la solution dudit problème, en deux temps, trois mouvements. J'obtins la note maximale soit un 6.

En géométrie descriptive ce ne fut qu'une formalité... en effet, j'étais trop fort dans ce domaine et avais quitté la salle en premier, où quelque cent étudiants «souffraient» encore. J'avais trouvé la solution des quatre problèmes énoncés, alors que trois auraient suffi.

En allemand, j'étais tombé sur la *Métamorphose* de Kafka. Vu la complexité de son auteur, j'aurais pu craindre le pire, mais la mutation s'est effectuée dans la douceur.

En anglais, j'eus droit à un texte libre. Après m'être «embourbé» sur la traduction de notions de mesure et qualificatifs les plus divers, j'obtins aussi une bonne moyenne.

Je terminai mes examens avec celui théorique de physique. Je me souviens qu'étant «vanné», je craignais le pire lorsque j'ai lu le contenu du «papier» damné que je venais de tirer:

- Quelle vitesse doit avoir une balle de fusil en cuivre, pour qu'elle fonde lors de son impact contre un mur?
- Quelle vitesse doit avoir un électron gravitant autour d'un noyau, pour que celui-ci ne chute pas sur le nucleus de l'atome?

J'étais sidéré car je me voyais très mal parti...

Déprimé, je suis retourné à ma place avec mon maudit «papelard» en attendant mon «exécution»...

Lorsqu'arriva mon tour, je me présentai devant les experts. À l'arrière de la salle, se tenait mon parrain... je cherchai en vain à croiser son regard afin d'y trouver quelque aide, dans le désespoir de ce dernier examen bien mal engagé... mais en vain... il ne leva pas la tête.

Devant ce que je croyais être un échec annoncé, j'avisai les experts présents de la façon suivante, je cite: «Je suis désolé, mais je n'ai aucune solution à vous proposer. Cependant, avec votre accord, je vais vous vendre, en lieu et place, un raisonnement de mon «cru.» Ils furent surpris par ma réaction et n'ayant rien de mieux à faire que de m'écouter dans mon argumentation désespérée, ils acceptèrent...

Je remplis le tableau noir de mes formules mathématiques littérales, traitant tour à tour, le premier problème... puis le second et ce, le plus dignement possible.

Finalement, tout ceci avait l'air tellement compliqué que j'étais sûr d'être dans le faux. De guerre lasse et dans un désespoir mêlé de libération (c'était mon dernier examen), je leur proposai, en fin de démonstration de traduire, mes formules littérales en chiffres.

Ils ajoutèrent que cela n'était pas nécessaire et qu'ils me faisaient grâce de cette métamorphose car, poursuivirent-ils: «Vos solutions sont parfaitement exactes.»

...Je n'en revenais pas, je venais de transformer un échec prévisible en victoire absolue. Il m'accordèrent un 6, soit la note maximale, un de plus à l'actif de ma collection «trophées» d'examens finaux de maturité.

... J'avais brillamment réussi ma maturité scientifique...

* * *

Je me souviens qu'à la fin de cet ultime examen, M. Sörenzen leva ses yeux bleus sur moi, les fixa droit dans les miens et agita alors son pouce vers le haut. Le geste était d'une clarté historique.

Je crois que ce «père» d'un moment était fier, très fier de moi...

Le soir même, j'avais dans l'idée de fêter ma victoire avec mon copain Pierre-Alain Loude, mais j'étais tellement crevé, qu'après une pizza mangée en sa compagnie, je l'avais quitté et suis allé me coucher. Ce devait être huit heures du soir... J'ai dormi, très longtemps, cette... merveilleuse nuit de victoire... un grand moment de ma vie...

Fin de la première partie...